

# COURRIER DES LECTEURS

**De Monsieur Roger MALHER, 16 rue cardinal Mathieu, 54700 Pont-à-Mousson, cette intéressante contribution sur le climat qui concerne une région limitrophe du Toulous ...**

**LES ALÉAS CLIMATIQUES ET LEURS CONSÉQUENCES AU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE À PONT-À-MOUSSON**

Depuis la prise de conscience du réchauffement climatique et des menaces qui pèsent sur l'avenir de notre planète, nos contemporains sentent, avec inquiétude, les changements plus ou moins imprévus de la température, persuadés qu'ils sont de courir le risque de catastrophes que nos ancêtres n'ont pas connues car, de leur temps, (évidemment !) tout se passait suivant le rythme immuable des saisons.

Or, l'histoire nous révèle que les siècles passés ont connu des situations désastreuses dues aux caprices du climat. Un exemple tout proche nous en est donné dans une chronique écrite au XVIII<sup>e</sup> siècle par un régent d'école de la paroisse Saint-Martin de Pont-à-Mousson. Ce manuscrit, qui couvre les années 1744 à 1788, récapitule, année par année, les événements qui ont marqué la cité mussipontaine et ses habitants. Et il est intéressant de remarquer que la page consacrée à chaque année commence toujours par une relation précise du temps qu'il a fait tout au long de l'année et, tout de suite après, on note les conséquences de ce temps sur les récoltes, blé, raisin, fruits et légumes.

C'était donc là un sujet particulièrement important et vital pour nos compatriotes qui vivaient à cette époque relativement proche.

## **Pont-à-Mousson au XVIII<sup>e</sup> siècle**

Depuis 1737, la Lorraine est sous l'autorité nominale de l'ancien roi de Pologne, Stanislas, que Louis XV, son gendre, imposa à la tête du duché de Lorraine. Pont-à-Mousson, à cette époque, vit encore du prestige de

son université créée en 1572 mais, après les guerres qui ont ensanglanté la Lorraine de 1630 à 1660, le nombre des étudiants est passé de 2000 à environ 600 au XVIII<sup>e</sup> siècle. Quant au gros de la population, environ 5000 habitants, il est constitué de petits cultivateurs, de vigneron, de commerçants et de nombreux artisans. Ils étaient logés dans de petites maisons basses, le long de rues étroites enserées par une muraille qui, certes, avait été démantelée en 1636, mais dont les restes importants délimitaient nettement la cité de la campagne environnante. La large vallée de la Moselle était occupée par de vastes prairies et de fertiles terres agricoles. Les anciens fossés, au pied de la muraille, étaient occupés par des jardins et des vergers ; les pentes de Mousson, sur la rive droite, et surtout celles de Rieupt, sur la rive gauche, étaient couvertes de vignes. On comprend qu'une telle population ait été sensible aux caprices du temps.

## **Le climat à Pont-à-Mousson de 1744 à 1788**

Il a connu des variations extrêmes : des hivers rigoureux, des années pluvieuses ou, au contraire, de grandes périodes de sécheresse.

Ainsi l'hiver de 1776 a été particulièrement froid : « le 14 janvier, il est tombé de la neige pendant tout le jour et, le lendemain, il a commencé de faire froid ce qui a duré jusqu'au 4 février, de sorte que, pendant ces trois semaines, on tient que les gelées étaient pour le moins aussi fortes qu'en l'année 1709 qu'on a appelée toujours le gros hiver ; les glaces ont fait beaucoup de dégâts au pont qui est entre les deux villes ».

Mais on connut des hivers moins rigoureux. En 1774, « *hiver peu rude, seules quelques gelées aux Rois et 4 ou 5 jours après la Chandeleur* ».

La neige, qui accompagne souvent nos hivers, s'est montrée elle aussi capricieuse. En 1779, « *fortes gelées mais pas de neige* » mais, en 1784, « *en janvier et février, il a tombé de la neige extraordinairement ; il y en avait des tas le long des rues à la hauteur de 5 à 6 pieds ; plusieurs routes ont été impraticables* ». Le corollaire de ces chutes est le dégel : « *le dégel est venu à la fin de février sans pluies néanmoins. La fonte des neiges a fait que la Moselle a été débordée considérablement pendant quatre jours et tout le monde a présumé que s'il avait tombé de la pluie, la ville aurait été en grand danger* ».

Il y eut aussi des années pluvieuses, parfois si catastrophiques qu'il n'y avait plus de recours qu'à l'aide de Dieu. En 1749, « *le mois de juin fut aussi froid que le mois de janvier de la même année avec des pluies considérables : on fit des prières, des bénédictions et des processions pour demander à Dieu la sérénité du temps. Le Seigneur l'accorda dès le commencement de juillet* ».

Certaines années connurent, par contre, de longues périodes de sécheresse. En 1778, « *pendant tout le mois de juillet et tout le mois d'août, il a fait une grande sécheresse avec des chaleurs excessives ; les chaleurs se sont ralenties dans le mois de septembre mais la sécheresse a continué jusqu'au commencement d'octobre* ». On a subi aussi parfois de gros orages. Ainsi, en 1783, « *la nuit du 6 au 7 août à onze heures et demie, il a fait un orage, un vent des plus violents et de la grêle. Sans pluie, les grêlons étaient de la grosseur presque d'une noix qui a*

dépouillé les vignes de tous les raisins et de toutes les feuilles, la côte de Mousson, du côté de la Rouge Fontaine a été maltraitée, les chanvres coupés, les vitres qui regardaient le couchant ont été cassées, les arbres et les fruits abimés. On a trouvé grande quantité d'oiseaux tués sur les remparts et dans les jardins ».

Tous ces accidents météorologiques ne manquent pas d'avoir des conséquences néfastes sur les productions de la terre telles les blés et la vigne.

### Le blé et les moissons

Les considérations de J. M. Pierson sur ce sujet montrent que les gens du XVIII<sup>e</sup> siècle ont une certaine culture paysanne : les problèmes de la terre leur sont familiers. En effet, notre auteur note avec précision tous les dangers qui menacent la croissance du blé depuis les semailles jusqu'à la récolte.

Ainsi, en 1752, « Une grande sécheresse est survenue aux mois de septembre et d'octobre de sorte que pendant l'hiver il n'y avait point de blé levé ». De même, en janvier 1779, « il n'y a point tombé de neige du tout et il y eut de fortes gelées et les blés en ont souffert ». En 1769, « les mois de mars et d'avril ont été d'une grande sécheresse ce qui a fait que les blés ont été clairs ». Même quand les blés ont bien mûri, la récolte n'est pas assurée. En 1782, « les blés étant dans leur maturité et prêts à couper, le temps s'est mis à la pluie jusqu'au 12 du mois d'août de sorte que l'on voyait les blés germer sur pied. Ensuite, le beau temps est venu propre pour les couper mais les épis se sont ouverts et le blé s'est secoué et la terre en a été presque couverte ce qui a fait une perte considérable ».

Aussi, les récoltes de blé sont-elles plus souvent qualifiées de médiocres, peu abondantes que d'assez bonnes, bonnes ou très bonnes. C'est pourquoi le prix du blé connaît des variations importantes : la quarte

(mesure de capacité valant 132 livres) peut se vendre 6 livres les très bonnes années mais plus souvent 10, 12 ou 13 livres en année moyenne. Le maximum, dans les très mauvaises années monte à 19 et 20 livres.

Mais le prix élevé qu'il peut atteindre tient aussi à d'autres raisons. En premier lieu, à cause des réquisitions au profit des armées qui guerroient en Alsace ou en Allemagne, ce que Pierson appelle « les levées pour l'armée ». À ces pratiques qui vont se multipliant, au fur et à mesure qu'on avance vers la fin du siècle, s'ajoute la spéculation, c'est ce que dénonce notre auteur quand il écrit qu'en 1768 le prix du blé fut élevé « à cause d'un grand nombre de commerçants qui en achètent ».

Cette situation compromet parfois le ravitaillement de la population en pain. On frôle par moments la disette. Pour y remédier, on peut mélanger de l'orge au blé, ce qui donne un pain gris peu apprécié. En 1749, la situation est plus grave : « Dès le lendemain de la saint Jean, on commença tout d'un coup à ne plus trouver de blé ni d'orge. On vit tous les pauvres et des autres ouvriers chercher du pain de porte en porte ». En 1752, « les riches et les couvents ont fait beaucoup de charité ».

En 1770, alors que le blé s'est vendu 19 et 20 livres, la ville a ouvert le grenier d'abondance situé place Saint-Antoine. Elle y a puisé du blé qu'elle a fait moudre puis « on a fait cuire dans les grands fours de la ville et on a distribué le pain à tous ceux qui en voulaient à 3 sols la livre ». Mais, l'année suivante, 1771, la même pénurie déclencha une révolte des femmes : « Le 1<sup>er</sup> juin, écrit Pierson, près de deux cents femmes ont fait une émeute à Pont-à-Mousson ; elles ont forcé un magasin à blé appartenant à un boulanger avec des haches. Le régiment de Noailles-cavalerie, en garnison dans la ville, a pris les armes et a dispersé toutes ces femmes ; environ 15 ou 16 ont été mises en prison et sont sorties trois semaines après. Cette

émeute a été causée par ce boulanger à qui appartenait ce magasin, lequel s'étant transporté le même jour sur le marché de blé tandis qu'on le délivrait à 24 livres la quarte, il en offrait 26. Aussi a-t-il été mis en prison et condamné à une grosse amende ».

### La vigne, le vin

Comme la culture du blé, celle de la vigne est l'objet de toute l'attention de J. M. Pierson.

Elle était cultivée sur les pentes de Mousson à l'est et sur la côte de Rieupt à l'ouest. Elle fournissait la population locale en vin mais était aussi l'objet d'exportation soit vers Nancy soit vers la Belgique et le Luxembourg plutôt que vers la France à l'entrée de laquelle il fallait acquitter des taxes dissuasives.

Aussi, la culture de la vigne était jalousement suivie tout au long de l'année, car elle était bien souvent menacée. D'abord par les gelées d'hiver. Ainsi, en 1784, « l'hiver a commencé bien rudement vers la fin de novembre 1783 et a duré jusqu'au mois de février et les vignes étaient gelées », mais le phénomène peut se produire plus tard. En 1755, « les vignes ont été gelées au mois de mai » et même jusqu'aux vendanges. En 1777, « le 20 octobre, on a vendangé à la côte de Mousson et les jours suivants dans les bans de l'autre ville pendant lesquels jours il a fait de grosses gelées ; les raisins étaient tous endurcis. Les vendangeurs n'y pouvaient résister, la vendange a été très médiocre ». Une autre menace, ce sont les pluies et le manque d'ensoleillement. En 1770, « les mois de juin et juillet n'ont donné que des pluies continuelles, cette fraîcheur a fait couler le raisin et les a retardés ». En 1751, « la vendange s'est faite la semaine de devant la Toussaint. Il y avait beaucoup de fruits mais qui n'étaient pas mûrs et pourris par les pluies continuelles, ce qui fit un petit vin ». Ainsi, la vendange, si elle est qualifiée parfois d'abondante ou de

très abondante, est bien souvent moyenne, même médiocre ou davantage, comme en 1771, « *la vendange que l'on a commencée le 16 octobre et qui a été achevée le même jour, a été très médiocre* ».

Mais ce n'est pas seulement la quantité mais aussi la qualité (qui n'y est pas toujours ! certaines années, le vin est « fier », même « très fier » et bien petit ») qui déterminent le prix du vin à la récolte. Il varie ainsi de 5 sols le pot (à peu près 2,33 l) à 10 ou 12 sols. Il a même connu un pic à 16 sols en 1771. Mais le prix peut monter jusqu'à la récolte suivante. En 1778, « *la gelée a commencé le 24 novembre, a duré jusqu'au 14 janvier 1779. Le bruit s'étant répandu partout, le pot s'est vendu 10 sols* » (Il était à 5 sols à la vendange).

D'autres facteurs peuvent en limiter la hausse. En 1776 « *la vendange qui s'est faite le 9 octobre a été de moitié mais, à cause de l'abondance de la vendange précédente, le*

*vin s'est vendu 8 sols le pot* ». Autre facteur, en 1770, « *la vendange que l'on a faite le 25 octobre a été des plus moindres, le vin s'est vendu 12 sols le pot. Il aurait été plus cher mais on ne pouvait faire que pour le pain* ». En effet, cette année a vu le prix du blé se situer à 20 livres la quarte. Aussi les vigneronniers devaient modérer leurs prix s'ils voulaient pouvoir écouler leur production.

### Les jardins et les vergers

Les habitants tiraient aussi leur nourriture des jardins et des vergers qui s'étendaient au pied des murailles mais, si ces derniers étaient soumis aux mêmes dérèglements météorologiques que les blés et la vigne, les soins attentifs de leurs propriétaires devaient en atténuer les effets. Aussi, l'auteur ne relève que quelques années catastrophiques. En 1749, à cause d'un mois de juin aussi froid que janvier et suivi de pluie « *les*

*arbres ne produisent aucun fruit* ». En 1780, « *les légumes des jardins en général ont été fort rares et bien chers à cause de la grande sécheresse* » et, en 1781, « *année encore plus sèche que la précédente ; il y eut néanmoins beaucoup de fruits mais ils n'ont pas été de garde* ». Les autres années ne suscitent pas de commentaires. Toutefois, certaines ont été marquées par une « *grande abondance de toutes sortes de légumes (pois, fèves), et de fruits* ».

Ainsi, pour une grande partie de la population, la préoccupation première est bien celle de la nourriture et nous avons vu, qu'à plusieurs reprises, les difficultés furent grandes. On notera aussi une certaine aggravation de la situation alimentaire au fur et à mesure qu'on s'avance vers la fin du siècle. Les mouvements révolutionnaires n'ont-ils pas commencé dans les villes surtout, par des émeutes provoquées par des menaces de famine ?